

# LES RIEURS DU BEAU-RICHARD,

BALLET. — 1659.

## AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

La traduction en vers de l'Eunuque de Térence, le premier des ouvrages que la Fontaine ait livré à l'impression, prouve qu'il songeait à diriger vers le théâtre le talent qu'il se sentait pour la poésie : la vie joyeuse et dissipée de sa jeunesse contribuait encore à fortifier cette résolution ; et la petite pièce que nous publions pour la première fois, et dont l'existence même était inconnue, démontre que notre poète essaya d'abord de composer des comédies sur les aventures joyeuses qui ont depuis fourni matière à ses contes, comme vers la fin de sa carrière il se complut à arranger pour la scène, conjointement avec Champmeslé, ceux de ses contes qui avaient eu le plus de succès.

Un pauvre savetier de la ville de Château-Thierry, dont la femme était jolie, avait acheté à crédit un demi-muid de blé, et avait donné en paiement un billet à terme. L'échéance arrivée, le vendeur du blé pressa le savetier de le payer, et en même temps il chercha à cajoler la femme de son débiteur : celle-ci en avertit son mari, qui lui dit de donner rendez-vous au galant, et de tout lui promettre, à condition que le billet lui serait rendu ; puis de tousser, mais de tousser fort, au moment critique. Tout fut exécuté ponctuellement comme le savetier l'avait prescrit. Au signal convenu il sortit de la cachette où il se trouvait ; le vendeur du blé, troublé dans l'exécution de son projet, fut forcé de dissimuler, et n'osa plus réclamer le paiement d'une créance dont il avait fait la remise, et dont il avait livré le titre, par des motifs qu'il ne voulait pas divulguer. Ce fut le savetier qui se vanta du stratagème qui lui avait si bien réussi.

La chose parut si plaisante à la Fontaine, qu'il composa sur ce sujet une espèce de ballet en vers, accompagné de chant, de danses et de lazzi, et qu'il le joua avec ses jeunes amis pour réjouir la société de Château-Thierry. Il ne s'en tint pas là, et depuis il inséra, dans le premier recueil de contes qu'il publia quelques années après, la narration de cette aventure<sup>1</sup>. Quant à la pièce, il la rangea parmi les compositions de sa jeunesse qu'il avait condamnées à l'oubli ; elle s'est retrouvée dans les papiers de ce Tallemant des Réaux, frère de l'abbé Tallemant, académicien, beau-frère de Rambouillet de la Sablière, que

<sup>1</sup> Voyez p. 141 de cette édition.

j'ai suffisamment fait connaître dans la notice sur la vie de ce dernier, mise en tête de l'édition in-8° de ses madrigaux.

Nous devons la découverte de ces nouveaux manuscrits de Tallemant à M. de Monmerqué, auquel ils appartiennent, et qui nous les a communiqués, comme pouvant être utiles à notre édition.

Une note, qui est de la main de Tallemant des Réaux, nous apprend que la petite pièce des *Rieurs du Beau-Richard*, qui se trouve dans ces manuscrits, est de la Fontaine. Cette preuve seule suffirait pour nous assurer qu'elle est l'ouvrage de notre poète, puisque Tallemant des Réaux était intimement lié avec lui, et qu'il est même le seul qui dans son journal manuscrit, intitulé *Historiette*, nous ait transmis des anecdotes sur sa jeunesse : mais d'autres preuves confirment encore celle-là. En effet, parmi les acteurs qui sont désignés comme s'étant prêtés à jouer cette petite farce, sont des parents ou des amis de la Fontaine, qui ont été mentionnés dans ses lettres déjà publiées. C'est un M. de Bressay, dont le nom de famille était Josse, et qui était cousin de la Fontaine par les femmes, ainsi que nous l'apprend une note généalogique sur les Bressay, dressée par mademoiselle de la Fontaine, arrière-petite-fille du fabuliste pour établir les droits de la Fontaine à la succession des Bressay ; note que nous avons sous les yeux, en ayant pris copie dans les papiers que M. Héricart de Thury nous a communiqués. C'est encore un M. de la Haye, désigné plusieurs fois par la Fontaine comme un des plus aimables habitants de Château-Thierry, et comme honoré de la confiance particulière de la duchesse de Bouillon. C'est enfin un M. de la Barre, qui porte le même nom que le curé qui baptisa la Fontaine : or il est bien présumable qu'il était neveu ou parent de cet ecclésiastique. La distribution des rôles prouve aussi jusqu'à quel point la Fontaine et ses jeunes compagnons aimaient les caricatures, puisque Bressay représentait la femme du savetier, et qu'un M. Formier était chargé du rôle d'un âne.

Tallemant des Réaux a encore mis de sa main, au titre de la pièce des *Rieurs du Beau-Richard*, l'explication suivante : « *Beau-Richard* est un carrefour de Château-Thierry où l'on se rassemble pour causer. »

En effet, le carrefour de la ville de Château-Thierry, formé par la réunion de la Grande-Rue ou rue d'Angoulême, de la rue du Pont, et de la rue du Marché, se nomme encore actuellement la place ou le carrefour du

*Beau-Richard*. Dans l'emplacement actuel d'une maison d'épicier, qui fait face à la Grande-Rue, existait une chapelle nommée la *Chapelle de Notre-Dame-du-Bourg*, qui fut construite en 1484 par un Richard-Fier-d'Épée, lequel a déclaré par son testament la volonté d'y être inhumé. Cette chapelle n'a été détruite que pendant la révolution, en 1790 ; et tous les vieillards de Château-Thierry attestent que dans leur jeunesse les principaux habitants de cette ville avaient l'habitude de se réunir à diverses heures du jour, mais particulièrement dans les soirées d'été, dans le carrefour du Beau-Richard, et qu'on s'asseyait sur les marches de la chapelle de Notre-Dame-du-Bourg, pour raconter les aventures de la ville et les nouvelles du temps, ou pour gloser sur les passants. Cet usage a été détruit par la révolution ; mais il a laissé des traces dans le langage ; car lorsqu'on veut faire entendre qu'on doute de quelque fait, ou qu'une anecdote est hasardée, on dit encore aujourd'hui à Château-Thierry : *C'est une nouvelle du Beau-Richard*.

Je ne dois pas non plus oublier de faire remarquer que la rue du Marché, qu'on nomme aussi rue du Beau-Richard, est si courte qu'elle est comme la continuation du carrefour de ce nom, parce qu'elle se termine à un autre carrefour qui débouche sur une très-grande place où se tient le marché, et où par conséquent se rassemble tout le peuple de la ville et des environs.

Ces derniers renseignements, qui éclaircissent d'une manière si satisfaisante le titre de la petite pièce qu'on va lire, nous ont été fournis par M. Vol, maire de Château-Thierry, et par M. Tribert, président du tribunal de première instance de la même ville. Tous deux ont mis un empressement que je ne saurais trop reconnaître pour répondre aux questions que j'ai eu l'honneur de leur adresser. Je dois même au dernier un calque très-exact du plan de la ville de Château-Thierry, dressé en 1822 pour l'alignement des rues, où la maison de la Fontaine, celle de la chapelle de Notre-Dame-du-Bourg, et la place du *Beau-Richard* et du Marché, ainsi que tous les autres détails topographiques, sont dessinés avec précision : de sorte que, grâce à tant de soins obligeants, aucun document ne m'a manqué pour l'intelligence de l'opuscule de la Fontaine, que, comme éditeur de ce poète, je me trouvais chargé de publier.

## PROLOGUE.

(Le théâtre représente le carrefour du Beau-Richard, à Château-Thierry.)

UN DES RIEURS PARLE<sup>1</sup>.

Le Beau-Richard tient ses grands jours<sup>2</sup>,  
Et va rétablir son empire.

<sup>1</sup> Ceci nous indique que le reste de la pièce était chanté, et que le prologue fut parlé. Il est probable qu'il fut récité par l'auteur.

<sup>2</sup> Allusion aux cours de justice, qui tenaient leurs grands jours lorsqu'elles jugeaient extraordinairement.

L'année est fertile en bons tours :  
Jeunes gens, apprenez à rire.

Tout devient risible ici-bas,  
Ce n'est que farce et comédie ;  
On ne peut quasi faire un pas,  
Ni tourner le pied, qu'on en rie.

Qui ne rirait des précieux ?  
Qui ne rirait de ces coquettes  
En qui tout est mystérieux,  
Et qui font tant les guillemettes ?

Elles parlent d'un certain ton,  
Elles ont un certain langage  
Dont aurait ri l'ainé Caton,  
Lui qui passait pour homme sage.

D'elles pourtant il ne s'agit  
En la présente comédie :  
Un bon bourgeois s'y radoncit  
Pour une femme assez jolie.

« Faites-moi votre favori,  
Lui dit-il, et laissez-moi faire. »  
La femme en parle à son mari,  
Qui répond, songeant à l'affaire :

« Ma femme, il vous faut l'abuser,  
Car c'est un homme un peu crédule.  
Sous l'espérance d'un baiser,  
Faites-lui rendre ma cédule.

Déchirez-la de bout en bout,  
Car la somme en est assez grande.  
Toussez après : ce n'est pas tout ;  
Toussez si haut qu'on vous entende.

Il ne faut pas tarder beaucoup,  
De crainte de quelque infortune ;  
Toussez, toussiez encore un coup,  
Et toussiez plutôt deux fois qu'une. »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait.  
En certain coin l'époux demeure,  
Le galant vient frisque<sup>3</sup> et de hait<sup>4</sup>,  
La dame toussie à temps et heure.

Le mari sort diligemment,  
Le galant songe à s'aller pendre ;  
Mais il y songe seulement,  
Cela n'est pas trop à reprendre.

Tous les galants craignent la toux,  
Elle a souvent troublé la fête.  
Nous parlons aussi comme époux,  
Autant nous en pend à la tête.

<sup>1</sup> Les impertinentes, les innocentes.

<sup>2</sup> Joli, mignon, délibéré.

<sup>3</sup> C'est-à-dire, il vient actif, empressé. *De hait*, pour *de bon hait*, signifie de bon gré, tout joyeux. Ce vieux mot se trouve encore dans Nicot (*Thésor de la langue françoise*, 1606, in-folio) ; mais on ne le trouve plus dans le dictionnaire de Richelet, imprimé en 1680 ; il est probablement resté dans le patois champenois. M. Roquefort, dans son dictionnaire, fait venir ce mot de *hilaritas*, en basse latinité *haïta*, et il écrit *hait* et *de hait*.

## PERSONNAGES.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE SAVETIER,	DE LA HAYE.
LA FEMME DU SAVETIER,	DE BRESSAY, déguisé en femme.
UN MARCHAND DE BLÉ,	LE BRETON.
UN NOTAIRE,	DE LA BARRE.
UN MEUNIER ET SON ANE,	CURRON, pour le Meunier. LE FORMIER, déguisé en âne.
DEUX CRIBLEURS,	DE LA BARRE et LE TELLIER.

La scène est à Château-Thierry, sur la place du Marché.

Le théâtre représente la place du marché de Château-Thierry. On y distingue, sur le devant, la boutique d'un savetier, peu éloignée du comptoir d'un marchand de blé.

## PREMIÈRE ENTRÉE.

UN MARCHAND, ayant devant lui, sur son comptoir, des sacs de blé.

J'ai de l'argent, j'ai du bonheur,  
Aux mieux fournis je fais la nique;  
Et si j'avais un petit cœur,  
J'aurais de tout dans ma boutique.

## DEUXIÈME ENTRÉE.

LE MARCHAND, DEUX CRIBLEURS.

LES DEUX CRIBLEURS.  
Monsieur, si vous avez du blé,  
Où quelque ordure se rencontre,  
Nous vous l'aurons bientôt criblé.

LE MARCHAND.  
Tenez, en voici de la montre.

LES CRIBLEURS.  
Six coups de crible, assurez-vous  
Que la moindre ordure s'emporte;  
Rien ne reste à faire après nous,  
Tant nous criblons de bonne sorte.

(Les Cribleurs s'en vont.)

## TROISIÈME ENTRÉE.

LE MARCHAND, UN SAVETIER.

LE SAVETIER, sortant de sa boutique, et s'adressant au Marchand.

Bonjour, monsieur.

LE MARCHAND.

Comment vous va?

Le ménage est-il à son aise?

LE SAVETIER.

Las! nous vivons cahin-caha,  
Étant sans blé, ne vous déplaie.

A présent on ne gagne rien;

Cependant il faut que l'on vive.

LE MARCHAND.

Je fais crédit aux gens de bien,  
Mais je veux qu'un notaire écrive.  
Voyez ce blé.

LE SAVETIER.

Il est bien gris.

LE MARCHAND.

Cette montre est beaucoup plus nette.

LE SAVETIER.

Voici mon fait : dites le prix.

LE MARCHAND.

Quarante écus.

LE SAVETIER.

C'est chose faite.

Mine dans muid<sup>1</sup>.

LE MARCHAND.

C'est un peu fort.

LE SAVETIER.

Faut six setiers.

LE MARCHAND.

J'en suis d'accord.

Le notaire est ici tout proche.

(Le Savetier sort pour aller querir un notaire.)

## QUATRIÈME ENTRÉE.

LE MARCHAND, UN NOTAIRE; LE SAVETIER, vers la fin.

LE NOTAIRE.

Avec moi l'on ne craint jamais  
Les et cætera de notaire;  
Tous mes contrats sont fort bien faits,  
Quand l'avocat me les fait faire.

Il ne faut point recommencer;  
C'est un grand cas quand on m'affine<sup>2</sup>.  
Et Sarrasin m'a fait passer  
Un bail d'amour à Socratine.

Mieux que pas un, sans contredit,  
Je règle une affaire importante.  
Je signerai, ce m'a-t-on dit,  
Le mariage de l'infante<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Anciennement *mine* ou *maine* dans *muid* signifiait, à Château-Thierry, deux bichets en sus du muid : le muid était composé de quarante-huit bichets; et quand le vendeur consentait à donner *maine* dans *muid*, il livrait cinquante bichets, et ne recevait le prix que de quarante-huit. (Lettre de M. Vol, maire de Château-Thierry, à l'éditeur, en date du 14 février 1826.)

<sup>2</sup> Quand on me trompe.  
<sup>3</sup> Ceci fixe la date de ce ballet. Il est évident qu'il fut composé dans le moment des négociations pour le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne, en 1639.

(Tandis que le Notaire danse encore<sup>4</sup>, le Savetier entre sur la fin, et dit au Notaire en montrant le Marchand :)

LE SAVETIER.

Je dois à monsieur que voilà,  
Et c'est un mot qu'il en faut faire.

LE NOTAIRE, écrivant.

Par-devant les.... et cætera....

C'est notre style de notaire.

LE MARCHAND, au notaire.

Mettez pour six setiers de blé,

Mine dans muid<sup>2</sup>.

LE NOTAIRE.

Quelle est la somme?

LE MARCHAND.

Quarante écus.

LE NOTAIRE.

C'est bon marché.

LE SAVETIER.

C'est que monsieur est honnête homme.

LE NOTAIRE.

Payable quand?

LE MARCHAND.

A la Saint-Jean.

LE SAVETIER.

Jean ne me plaît<sup>3</sup>.

LE MARCHAND.

Que vous importe?

Craignez-vous de voir un sergent

Le lendemain à votre porte?

LE SAVETIER.

A la Saint-Nicolas est bon.

LE MARCHAND.

Jean... Nicolas... rien ne m'arrête.

LE NOTAIRE.

C'est d'hiver<sup>4</sup>?

LE SAVETIER.

Oui.

LE NOTAIRE.

Signez-vous?

LE SAVETIER.

Non.

LE NOTAIRE.

A déclaré<sup>5</sup>.... La chose est faite.

(Le Notaire présente l'obligation étiquetée au Marchand, et dit :)

Tenez.

<sup>4</sup> Ainsi les personnages de ce ballet chantaient, et dansaient en chantant.

<sup>5</sup> Voyez la note ci-dessus, p. 288.

<sup>3</sup> Notre poète se nommait Jean : est-ce un lazzi qu'il a dirigé contre lui-même?

<sup>4</sup> C'est-à-dire, la Saint-Nicolas est un terme d'hiver, puisqu'il est le 6 décembre; et la Saint-Jean au contraire étant dans le mois de juin, est un terme d'été.

<sup>5</sup> A déclaré ne savoir signer. Le notaire ne prononce que le commencement de la phrase pendant qu'il est occupé à l'écrire.

LE MARCHAND, donnant une pièce de quinze sous au notaire.

Tenez.

LE NOTAIRE

Il ne faut rien.

LE MARCHAND.

Cela n'est pas juste, beau sire.

LE SAVETIER.

Monsieur, je le paierai fort bien

En retirant<sup>1</sup>...

LE NOTAIRE.

C'est assez dire.

(Le Notaire et le Savetier sortent. Le marchand reste dans sa boutique.)

## CINQUIÈME ENTRÉE.

UN MEUNIER, ET SON ANE.

LE MEUNIER.

Celui-là ment bien par ses dents,  
Qui nous fait larrons comme diables :  
Diables sont noirs, meuniers sont blancs,  
Mais tous les deux sont misérables.

Le meunier semble un jodelet  
Fariné d'étrange manière;  
Le diable garde le mulet,  
Tandis qu'on baise la meunière.

Ai-je un mulet, il est quinteux,  
Et je ne suis pas mieux en mule;  
Si j'ai quelque âne, il est boiteux :  
Au lieu d'avancer il recule.

Celui-ci marche à pas comptés;  
On le prendrait pour un chanoine.  
Allons donc, mon âne.

L'ÂNE.

Attendez,

Je n'ai pas mangé mon avoine.

LE MEUNIER.

Vous mangerez tout votre souil.

L'ÂNE, sentant une anesse.

Hin-han, hin-han.

LE MEUNIER.

Que veut-il dire?

Hé quoi! mon âne, êtes-vous fou?

Vous brayez quand vous voulez rire?

(Le Marchand fait délivrer du blé au Meunier : celui-ci et le païe et tous deux sortent avec l'âne porteur des sacs de blé.)

<sup>1</sup> Probablement en retirant l'obligation.

## SIXIÈME ENTRÉE.

LA FEMME DU SAVETIER *entre d'abord seule, et ensuite LE MARCHAND DE BLÉ.*

LA FEMME.

Que mon mari fait l'assoté !  
Il ne m'appelle que son âme ;  
Si j'étais homme , en vérité,  
Je n'aimerais pas tant ma femme.

(Sur la fin du couplet de la femme, le Marchand de blé entre, et dit à part en regardant la boutique du Savetier :)

LE MARCHAND.

Ce logis m'est hypothéqué ;  
L'homme me doit, la femme est belle.  
Nous ferions bien quelque marché,  
Non avec lui, mais avec elle.

(Il s'adresse à la femme.)

Vous me devez ; mais, entre nous,  
Si vous vouliez... bien à votre aise...

LA FEMME.

Monsieur, pour qui me prenez-vous ?...  
Voyez un peu frère Nicaise !

LE MARCHAND.

Accordez-moi quelque faveur.

LA FEMME.

Pourquoi cela ?

LE MARCHAND.

Comme ressource ;  
Songez que votre serviteur  
A beaucoup d'argent dans sa bourse.

LA FEMME.

Je n'ai souci de votre argent.

LE MARCHAND.

Pour faire court en trois paroles,  
La courtoisie ou le sergent,  
Ou bien payez-moi six pistoles.

LA FEMME.

Je suis pauvre, mais j'ai du cœur ;  
Plutôt que mes meubles l'on crie,  
Comme j'ai soin de notre honneur,  
Je ferai tout.

(Le Marchand entre dans la boutique du Savetier.)

LE MARCHAND.

Ma douce amie,  
On doit apporter du vin frais ;  
Quelque régal il nous faut faire.

## SEPTIÈME ENTRÉE.

LA FEMME ET LE MARCHAND, *tous deux dans la boutique ; ET UN PATISSIER, qui apporte la collation.*

LE PATISSIER.

Un bon bourgeois se met en frais....

(Il aperçoit le Marchand qui caresse la femme du Savetier, et dit à part :)

Oh ! oh ! voici bien autre affaire ;

Mais ne faisons semblant de rien...

(Il s'adresse au Marchand et à la femme.)

Bonjour, monsieur ; bonjour, madame.

LE MARCHAND.

Tous tes dauphins<sup>4</sup> ne valent rien.

LE PATISSIER.

En voici de bons, sur mon âme.

LE MARCHAND.

Mets sur ton livre, pâtissier ;  
Je n'ai pas un sou de monnaie.

(Le Pâtissier sort, et le Marchand, buvant à la santé de la femme, dit :)

A vous !

LA FEMME.

A vous !... Mais le papier.

LE MARCHAND, *montrant le papier qui contient l'obligation que le Savetier a souscrite à son profit.*

Le voilà.

LA FEMME.

Donnez, que je voie ;  
Donnez, donnez, mon cher monsieur.

LE MARCHAND.

Avant, donnez-moi la victoire.

LA FEMME.

Je suis vraiment femme d'honneur ;  
Quand j'ai juré, l'on me peut croire :  
Déchirez.

LE MARCHAND, *déchirant à plusieurs reprises un coin de l'obligation.*

Crac....

LA FEMME.

Déchirez donc ;  
Vous n'en déchirez que partie.

LE MARCHAND, *déchirant le papier en entier.*

Il est déchiré tout du long.

LA FEMME, *toussant.*

Hem !

LE MARCHAND.

Qu'avez-vous, ma douce amie ?  
LA FEMME, *toussant encore plus fort.*  
C'est le rhume.

<sup>4</sup> Espèce de petits pâtés ainsi nommés.

LE MARCHAND.  
Foin de la toux !  
Assurément ce sont défaites.

## HUITIÈME ENTRÉE.

LE SAVETIER, *accourant en diligence au signal, et disant d'un air railleur et courroucé :*  
Ah ! monsieur, quoi ! vous voir chez nous ?  
C'est trop d'honneur que vous nous faites.

LE MARCHAND, *se levant.*

Argent ! argent !

LE SAVETIER, *d'un air menaçant, et cherchant à prendre l'obligation que le Marchand tient à la main.*

Papier ! papier !

LE MARCHAND, *effrayé.*

Si je m'oblige à vous le rendre.

LE SAVETIER, *s'avançant furieux sur le Marchand.*

Ce n'est mon fait : point de quartier ;

Je ne me laisse point surprendre.

(Le Marchand remet le papier au Savetier, et sort de sa boutique et du théâtre. Le Savetier et sa Femme éclatent de rire. L'on danse.)

FIN DES RIEURS DU BEAU-RICHARD.